

INTERVIEW SENSATIONNELLE :



“Cubistes et Cônistes

N'ONT BIEN COMPRIS

— à mon K —

Nous dit M. KUBE

PRIX : 15 Centimes.

Aux éditions de la “ MÊLÉE ”

6, RUE DE BELZUNCE

PARIS (IX^e)

INTERVIEW SENSATIONNELLE :



“Cubistes et Cônistes

N'ONT RIEN COMPRIS

— à mon K” —

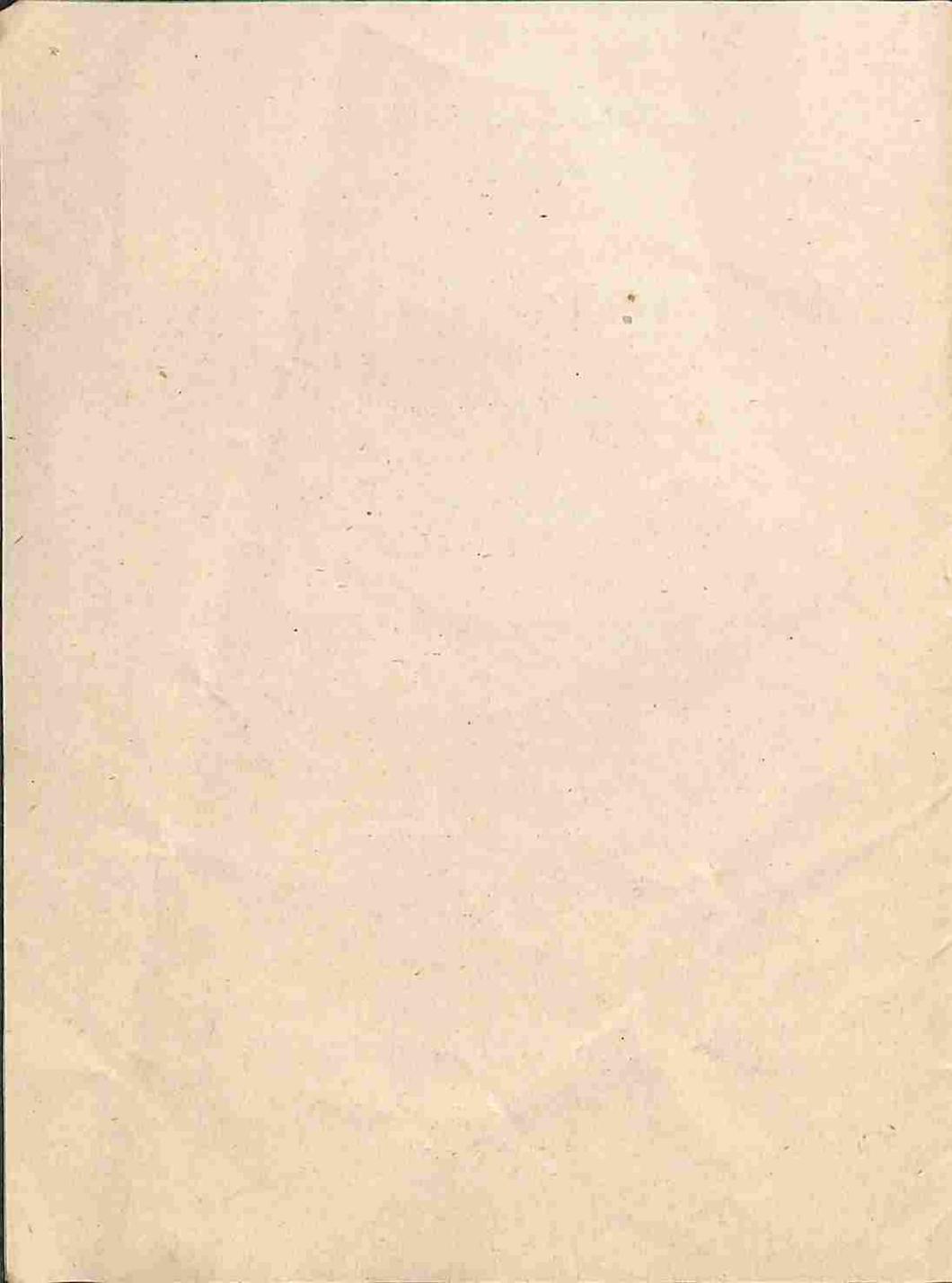
Nous dit M. KUBE

PRIX : 15 Centimes.

Aux éditions de la “ MÊLÉE ”

6, RUE DE BELZUNCE

PARIS (IX^e)



L'INTERVIEW :

Les Parisiens qui assistent aux vernissages des expositions d'avant-garde et aux cérémonies littéraires furent intrigués, il y a très peu de temps, par les allures mystérieuses d'un personnage qui ne consentait à se montrer en public que le chef disparaissant dans une boîte de carton de forme cubique dont la face antérieure était percée de cinq trous ; la disposition de ces trous rappelait celle des points d'un dé à jouer ; la face postérieure s'agrémentait de cette inscription : Kube.

— Original ! pensèrent les uns.

— Homme-sandwich ! dirent les autres !

M. Kube, comme on l'appelait, eut des disciples. Les copies éclipsèrent l'original qui dut à son tour s'éclipser.

Bonheur inespéré ! C'est cet original authentique que je viens de rencontrer et les lecteurs trouveront ici fidèlement transcrites, ses révélations ou plutôt ses confessions.

— On dit communément, trop communément, qu'il n'y a rien de nouveau sous la lune. Eh bien ! si, il y a toujours du nouveau sous la lune, hélas ! il y a moi M. Kube.

Il m'a fallu, une fois encore — je voudrais bien que ce fût la dernière ! — changer de nom et de masque. Soyez certain que ce n'est pas une contrefaçon de M. Kube qui est devant vous !... Si je consens à vous parler c'est qu'il faut que les hommes sachent enfin et qu'ils me plaignent... Je suis l'éternel méconnu, le génie douloureux, l'inventeur sans cesse en éveil, l'homme aux cent mille trouvailles, aux cent mille visages, aux cent mille noms. Que dis-je ? Cent mille ! moi qui n'ai pas d'âge. Trouvailles, visages, noms qui disparaissent abolis par le Temps mon ennemi, un imbécile qui fait mal sa tâche et respecte des œuvres, des monuments dont les auteurs, à n'en pas douter, se souciaient de la nouveauté comme d'une guigne... Le coquin me pousse, me pourchasse, m'oblige à trouver sans répit du nouveau. Je ne puis me reposer ni jouir d'une gloire que des légions d'imposteurs m'ont usurpée.

Si je possédais dans son ampleur, cette faculté, la mémoire, que le malin s'ingénie à obscurcir en moi, j'aurais la certitude, j'en suis

sûr, que je fus le premier en tout. Quelle triste condition est la mienne ! Je ne puis me souvenir que confusément de ce que j'ai fait. Parfois des éclaircies, mais après la nuit... du Temps et ce doute, ce doute affreux qui me torture !... Ai-je été Empédocle ? Ai-je été Alcibiade ?...

Temps, vieux fourbe, je te confiais mes œuvres, mes idées, mes projets, tu les maquillais, les attribuais à d'autres ou les détruisais et pour les générations que j'aurais dû éblouir, stupéfier par mon audace et ma perpétuelle invention, j'étais un anonyme, l'inconnu que l'on coudoie et bouscule sans crier : « gare ! »

J'ai pourtant eu recours à tous les artifices pour déjouer les calculs et les ruses du sacripant. J'ai mis tout en œuvre pour qu'il ne me reconnût pas. Moi, l'orgueilleux, je puis le confesser sans crainte à présent, j'ai fait de la contrefaçon.

J'imitais souvent ceux dont le nom traverse les siècles, ceux qu'à tort vous appelez les maîtres. Mais le roublard ne s'y laissait jamais prendre ; il frappait toujours le pastiche et respectait l'original. Alors j'en étais réduit aux pires expédients. Je ne cherchais plus et criais : « Eureka ! » Le Temps me répondait : — Non ! imbécile tu n'as rien trouvé.

Passons rapidement en revue ce qui eût dû m'illustrer durant ces vingt dernières années. C'est trop récent pour que les mémoires humaines — beaucoup sont plus fidèles que la mienne — n'en aient gardé le souvenir.

Cependant, j'eus tellement de prosélytes malhonnêtes que jamais ne me revint le bénéfice des innovations géniales, scandaleuses souvent, qui n'appartenaient qu'à moi, qui sortaient de mon sac. Je fus tour à tour, simultanément quand les nécessités le commandaient : astrologue, mage, alchimiste, poète, peintre, critique d'art, avocat, médecin, tribun. J'en passe, mais c'est la faute du Temps qui me limite en tout. Sur l'arbre de l'activité humaine j'avais choisi, pour sauter de l'une à l'autre, les branches qui portent les fruits les plus savoureux ; eh bien ! en dépit de mes efforts de surhomme, je ne pus atteindre celui qui consacre, dès qu'on y a mordu, ce que vous appelez l'originalité. Le Temps me narguait toujours, et me disait : — Vieux singe, malgré ton adresse, tu t'y casseras les reins !

Alors, je lançai des modes, j'inventai des états d'âme, je réhabilitai de vieilles histoires.

Il y a quelques années, lorsque sévissait le plus terriblement l'anti-cléricalisme, je m'improvisai imaygier mystique. J'avais laissé croître

ma barbe et mes cheveux. Mon corps était noir, noir comme l'extérieur des cathédrales, mais un feu brûlait en moi et illuminait mes yeux bleus, bleus comme les verrières qui reçoivent leur lumière du paradis.

J'affectais un air penché qui rappelait à s'y méprendre celui des personnages que l'on voit dans les tableaux de certains peintres modernes qui démarquent les primitifs.

En passant près des vieilles bigotes je murmurais :

« Il est ressuscité! » A tous les épris d'art, aux fous, aux esthètes, je déclarais : — Je suis Modeste-Céleste Colombin. Laissez venir à moi les petits oiseaux : Je me nourris de leur fiente; voilà pourquoi ma peinture est céleste comme mon prénom.

J'eus quelque succès, un succès de curiosité, puis on m'oublia. J'abandonnai le mysticisme pour l'érotisme. D'ailleurs, au temps de mon apostolat, les épiciers de Montrouge, sur le seuil de leurs boutiques, ricanaient en marmottant : — Voilà le mangeur de m... qui passe...

Je pris une tête de prophète. Pour vivre, je donnai des leçons de philosophie et assurai à maintes revues littéraires, une collaboration absconse. Je m'affichai publiquement avec les filles les plus horribles, les plus flappies, les plus fardées. Quand passait près de nous une femme belle, saine, désirable, nous lui disions : — Va donc, eh prostituée!...

Je me rajeunis. Je fus enfant de chœur. Ayant ramassé des encensoirs démodés, je les agitai frénétiquement en l'honneur des vieilles lunes, des soleils qui s'éteignent et des époques calamiteuses. J'appelais ça cultiver l'originalité.

Dans les réunions publiques, je demandais la parole, et, sans me soucier de ce qu'avait dit l'orateur précédent, sans me préoccuper même de quels éléments était constitué l'auditoire, j'affirmais invariablement : — Vous êtes des ânes, des primaires. La logique! La logique! Barbara! Baralipton!... Les Sorbonnards en eurent vent et furent déconcertés.

Dans un quartier excentrique, gris, plat, morne, je découvris un garde-barrière retraité qui s'adonnait à la peinture, en attendant que la mort vint le chercher. Le bonhomme était puéril et sa peinture naïve, gauche, rappelait les bariolages des tout petits enfants. Sa conception du monde, il la faisait tenir dans une *bergerie* semblable à celles que l'on donne aux bébés; *bergerie* où des lions, des tigres vivaient en bonne intelligence avec les brebis, les chiens, les chats, les perroquets, les serins... C'était idiot et charmant.

— Voilà le génie, m'écriai-je, celui devant qui la Postérité s'inclinera. Il est l'artiste, il est l'homme ! Adam, avant le péché, devait avoir une âme pareille à la sienne. Le Vinci, Rubens, Rembrandt, Velasquez, Ingres, Delacroix, Manet et tous les autres ne sont que *des vieux serpents à sornettes* : il n'y aura pas place pour eux dans le paradis des artistes.

Je bouleversais la littérature, l'art, la critique. J'étais partout et, sous les pseudonymes les plus divers, moi la personnalité la plus accusée de ce siècle et de tous les siècles, je saccageais les traditions, m'attaquant de préférence à celles des novateurs. J'exploitais la confusion, le gâchis. Je ne craignais pas de me contredire. Je salissais les œuvres. Je dégradais les monuments, narguais et insultais ceux qui passent pour avoir une originalité certaine, une figure à eux, bien à eux. — Suiveurs, pillards, fossiles ! leur disais-je. J'inondais les revues littéraires de prose petit-nègre. Je n'avais pas assez d'épithètes injurieuses pour cingler ceux qui s'expriment clairement : Voltairianets stupides, Renanets imbéciles !

Puis quand la mode était lancée et qu'une réaction allait se dessiner contre les tendances dernier-bateau, comme il eût pu en coûter pour mon échine, je prenais les devants, j'adoptais une tactique nouvelle — c'est moi qui ai élevé la lâcheté à la hauteur d'un art — et j'attendais ceux qui ne pouvaient manquer de dénoncer, sur un air très connu, « la crise du français ». La surenchère s'imposait : j'y excellais. Moi, qui par la faute du Temps, ce voleur, suis le plus ignorant des hommes, — c'est lui qui m'a chipé mon latin — je preconisais l'étude de l'hébreu. J'émaillais des articles indigestes d'un charabia intraduisible. Vos savants sont si peu sûrs d'eux-mêmes qu'aucun n'entreprit de dénoncer ces multiples supercheries. D'ailleurs le malheureux qui se fût avisé de me contredire y eût perdu sa réputation ; j'avais constitué une académie nouvelle composée de galopins qui faisaient l'école buissonnière et l'académie eût décrété que le savant en question n'était qu'un primaire, un vulgaire autodidacte réfractaire aux disciplines de l'Ecole avec un grand E.

Je me répète, le grand coupable c'est le Temps qui ne m'a jamais permis, malgré mon génie, d'avoir un nom, une figure devant lesquels les foules se fussent prosternées. Moi, l'homme de tous les temps il m'était impossible d'être l'homme d'une époque. Au fait, être l'homme d'une époque, quelle blague ! Faire comme les autres, ceux que vous appelez les exceptions géniales?... Qui les connaît vraiment, qui les a pénétrés, qui se souvient d'eux, qui les aime et les

révère ? Vivent-ils dans la mémoire des hommes ?... Deux douzaines de fous par génération et par nation, pratiquent leur culte et de quelle façon ! Je vous en parle savamment moi qui, pour me venger, me suis fait souvent restaurateur de tableaux, traducteur de textes anciens, confédératif, biographe, entrepreneur de pompes funèbres, sculpteur officiel... tripatouilleur de gloires défuntes...

Le jour, j'allais dans les musées et les bibliothèques. Je déformais les effigies, j'obscurcissais les paysages, je faisais disparaître toute trace de ce qui constitue la caractéristique d'une figure ou d'une civilisation. Après quoi, j'étais chargé officiellement d'atténuer « des ans l'irréparable outrage ». La nuit je me faufilais dans les cimetières pour m'assurer que les morts étaient bien morts. J'emportais des bastes, des médaillons, j'en déplaçais, j'en mutilais d'autres, j'effaçais les inscriptions, les noms ou les modifiais à ma guise. Autant de dégâts, autant de réparations assurées et quelles réparations savantes ! Je vous le laisse à penser.

Pris d'un beau zèle, je donnai le branle à un mouvement qui fut fécond en trouvailles de toutes sortes, mais qui ne me rapporta qu'avanies et désillusions.

J'improvisai : — Célébrons les morts, messieurs ! Pas ceux que cette ganache aveugle, le Temps, a consacrés, mais ceux dont les œuvres et les noms ne sont pas parvenus jusqu'à vous. J'en ai découverts, déterrés quelques-uns que je vais vous restituer immortellement vivants. Nous commencerons par le plus grand. Si vous le voulez, vous serez, grâce à moi, les représentants d'une Postérité clairvoyante, infatigable et juste. Dante, Shakespeare, Molière, Voltaire, Goethe, Hugo, — un calendrier n'y suffirait pas ! — sont bien morts. Je crois même qu'ils n'ont jamais existé.

Il doit y avoir là une supercherie, une mystification dont les siècles (les siècles charlatans, comme disait certain poète, Laforgue, — encore un qui m'a pillé ! —) dont les siècles charlatans sont coutumiers. Mais Tartempion, messieurs, Alexandre-Alcibiade-Onésime Tartempion, le premier de cette grande lignée de méconnus qui traversèrent les âges sans se plaindre des rigueurs du Temps, de l'inconstance des foules et de l'inclémence des saisons, Tartempion n'est pas un *légendaire*. Malgré la cendre accumulée par les ans, il est la lumière, le feu, l'esprit et sa gloire emplira les siècles. Le Passé est un mauvais rêve, oublions-le. Incendions les bibliothèques et les musées, abolissons ces annales d'une humanité ignare, stupide et cruelle ! Le Présent est glorieux enfin, donnons-lui des prolonge-

ments dans l'avenir ; pour me servir d'un néologisme qui a cours : Futurisons-le !

A vous tous, qui ne saviez de qui vous réclamer, je donne un père : Alexandre Alcibiade-Onésime Tartempion qui vivait au XX^e siècle avant J.-C.

J'ajoutai : — Nous reconstituerons pieusement, filialement, son œuvre. Nous lui élèverons un monument, des monuments ! Et pendant des semaines et pendant des mois, toute une jeunesse empressée, active, fiévreuse, découvrait des œuvres, en inventait, les commentait longuement sur le mode dihyrâmbique dans des revues, des journaux et des livres ; constituait des comités, multipliait les conférences, retenait les projets des architectes et des sculpteurs ; se faisait *mousser* enfin, pour parler clairement. Et moi, qui eusse pu revendiquer le titre de Tartempion I^{er}, j'étais le dernier, le plus obscur et le plus malheureux des Tartempionnistes !...

Alors je fus bien prêt de me soumettre au Temps, de me plier à ses exigences, à ses lois, de lui demander pardon, de l'aimer peut être. Mais je craignais que ne se vérifiât ce qu'il m'avait dit maintes fois : » Les Dante, les Shakespeare, le Goethe, les Hugo sont comme le phénix : ils renaissent de leurs cendres. Chaque siècle les voit réapparaître pour la confusion de Tartempion. Tartempion ne vit pas, il végète. »

L'hypocrite !... Soit qu'il voulût, profitant de mon état d'esprit, m'amadouer et me convaincre, soit qu'il jugeât l'occasion favorable pour tourner en dérision ma misère, il se fit patelin, me donna des conseils :

— Veux-tu une belle occupation, veux-tu être le premier en quelque chose ? Laisse là Tartempion, ce satan sans queue ni tête, renonce à ses œuvres, à son culte, à ses pompes funèbres ! Epie le retour des astres éblouissants qui ont noms Dante, Shakespeare, Goethe, Hugo ! Annonce leur venue au monde étonné et je te permettrai d'en tirer vanité !

L'ironie était trop cinglante. Je répondis :

— Vanité des vanités ! Je ne serais pas le premier. Les badauds diraient qu'ils n'ont rien vu, me traiteraient de mystificateur ; les gens de l'Observatoire affirmeraient que j'exploite la confusion des Sciences des Arts, des Lettres...

Le Temps continua : — Les sciences sont des compartiments, l'homme de génie les bouleverse.

Je pris un air finaud : — Je serai ce génie ; je ferai tenir tout dans une pilule !

— Non ! Un bon conseil : les foules n'aiment pas les remèdes. Ne prends pas une allure d'apothicaire ! Aie plutôt une tête de brave épicier. Lance un produit alimentaire, n'en donne pas la composition, affirme que les qualités en sont souveraines ! Soigne ta réclame gentiment ! Trouve une marque courte, seyante, appropriée au produit ? Tu seras quelqu'un. Le potin se fera au tour de ton nom sans que tu y penses. Enrichi, étant une notabilité, cultive la philanthropie, mais méfie-toi des bohèmes aigris — sociologues sans conviction, rapins sans personnalité, littérateurs besogneux, médecins sans clientèle, avocats sans cause... — de tous ceux qui jalouent le parvenu qui a du ventre et tient de la place ! Ton produit connu, ta réputation établie, sache te contenter de cette renommée qui en vaut bien une autre ! Ne risque pas tes capitaux dans des entreprises aléatoires et surtout, je t'en conjure, surtout, toi qui n'es pas un Baudelaire ne plonge pas dans l'inconnu pour y trouver du nouveau ! Tu n'en retirerais qu'un peu de poudrette, après tant d'autres : ma hotte en est pleine... Garde-toi de répondre aux avances des inventeurs incompris qui te proposeront de « tomatifier » les citrouilles, de « bananifier » les figuiers, de « chandelliser » les phares, de « pâtififier » les astres, et de « cosmogoniser » les pâtes d'Italie !...

— Mais, ripostai-je furieux, l'impudent pousse l'ostentation jusqu'à se servir, pour me narguer, des néologismes audacieux qui sont autant d'étiquettes sur mes plus récentes trouvailles ! Il me prend jésuitiquement sous sa tutelle, me donne des conseils comme à un débutant, m'humilie, veut m'éloigner des carrières libérales !... Prudhomme, va ! Je ne suis pas un épicier, moi ! Je suis un artiste, je suis l'artiste !...

Ceux contre lesquels il me met en garde, je les connais pour les avoir trop pratiqués, soit ! Eh bien ! je les pratiquerai encore, je leur ferai entendre raison, je les utiliserai à mes fins. J'aurai l'élite avec moi, ou plutôt ceux qui aspirent à prendre la place de l'élite !...

Je convoquai à nouveau ceux dont j'avais eu déjà l'occasion de me plaindre. La réunion eut lieu dans un café de Montparnasse. L'assemblée était des plus disparates. Chaque nation, chaque peuplade, chaque tribu même y comptait au moins un délégué. La France, si pauvre en génies, voire simplement en hommes de talent, s'était surpassée cependant : je remarquai parmi les représentants de

sa littérature et de son art des chanteurs napolitains, des mendiants espagnols, des cicerone javanais; les derniers des aztèques, — authentiqués pour la circonstance — et des nègres que l'appât d'un gain illusoire avait incités à venir s'exhiber dans les fêtes foraines de la vieille Europe. Des indigènes de Montmartre avaient obéi à un puéril souci d'exotisme (à ce propos une parenthèse est ici nécessaire : il n'y a rien à espérer de ces révolutionnaires à tous crins, lorsqu'ils croient innover, ils se contentent de suivre; ils blagent la tradition de l'Institut, mais ils respectent religieusement celle du bal des Quat' z'Arts). Certains s'étaient barbouillés de suie et prétendaient venir directement de Taïti. D'autres, affublés de peaux de bêtes, de descentes de lit ornées de gueules et de pattes de lion ou de tigre, se faisaient forts d'apeurer le bourgeois qui s'égare souvent dans le désert de l'art...

Je pris la parole :

— Mes petits amis...

Il y eut des murmures.

Je continuai :

— Mes moutons blancs, mes jolis agneaux, mes brebis chéries, je suis un bon berger. Je veux...

Les nègres montrèrent des dents de cannibales, les autres rugirent comme des fauves.

Je ne me laissai pas démonter par ce tumulte. Quand un silence relatif m'eut permis de me faire entendre, je dis, m'adressant aux faux nègres : — Nous ne sommes pas à la foire du Trône.

Me tournant vers les autres :

— Je ne suis pas Bidel, et vous n'êtes pas des fauves. Soyez sages, écoutez-moi ! Il y va de votre intérêt. On sait bien que vous n'êtes pas méchants. Je veux vous faire entendre raison, dût à votre orgueil en souffrir. Laissez-le, pour un instant, cet orgueil, au noble imbécile qui se morfond en cage dans nos jardins zoologiques. D'ailleurs, que ferez vous — je crois même que le cas s'est présenté déjà — si un loustic vous jette des pierres, vous marche sur les pattes, tire votre queue, cherche des puces dans votre crinière et, ce qui est plus grave, s'avise de soigner à sa façon vos crocs et vos griffes?... Vous crierez comme des putois, vous gesticulerez comme des cochons de lait; pour fuir, vous ruserez comme des renards et, si vous parvenez à vous échapper, vous détalerez comme des lièvres et disparaîtrez comme des furets. Après quoi vous ferez gentiment dodo

comme des marmottes...Pénible extrémité pour ceux qui pourraient, grâce à moi, éblouir le monde!...

Ici les appelés, sont nombreux. Foin des vieilles routines, des traditions périmées, des histoires à endormir les enfants ! Tous seront élus mais à une condition...

Mes amis, je vous dois la vérité. Je vous parlerai donc sans arrogance, mais sans faiblesse. L'âge me donne le droit de vous appeler mes enfants. Quoi que vous en pensiez, vous venez tous de moi et vous y retournerez ; ce que vous avez fait jusqu'à présent de plus osé, de plus abracadabrant même, c'est à moi que vous le devez ; je suis le premier ; je suis votre père à tous ! Tartempion fut un imposteur...

L'assemblée devint houleuse.

— Je retrouve mes enfants. Vont-ils me déchirer ? Progéniture ingrate à qui j'apporte le Temps, pieds et poings liés !...

Vous êtes des ratés. Mon œuvre est à refaire. Je vais vous insuffler une vie nouvelle ; vous aurez un idéal, une âme, une figure, un nom... Que vous reproche-t-on, malgré tous vos efforts et le vacarme que vous faites autour ?... De manquer d'originalité, de n'avoir pas une tête, un cœur qui vous appartient, d'être des anonymes dans la bousculade universelle d'où émergent, hautains et solitaires, ces monstres que Baudelaire, un échappé de la lune, appelait les Phares. Eh bien ! nous les éteindrons les Phares ! Il n'y aura plus que nous. Mais pour réussir, pour être les maîtres enfin, la discipline commande impérieusement — on en revient toujours aux vieilles ficelles — que cette originalité, cette tête, ce cœur vous soient communs. Uniformisons, unanisons !... Voulez-vous une image saisissante, vous tous qui avez beaucoup *marché* à l'aveuglette ? Vous êtes les pattes, je vous apporte la tête. Après quoi, la bête ravage le monde. Il n'y a plus qu'elle !...

Vous qui vous prétendez des novateurs, vous êtes venus ici, et je ne saurais vous en tenir rigueur, dans des accoutrements pittoresques, déjà vus, trop vus, chipés — vous êtes trop nécessiteux pour les avoir achetés — chipés, dis-je, au dépôt des vieux accessoires des théâtres classique, romantique, réaliste, symboliste... Ne parlons pas des plus récents : les acteurs jouaient devant des banquettes vides.

Chacun de vous veut être le représentant d'une école nouvelle, se réclame de tendances qu'il affirme neuves, voit en son voisin un ennemi. Individuellement, vous n'existez pas. Vous êtes, ici, un millier environ. Zéro multiplié par mille égale zéro. Eh bien ! moi,

M. Kube, je me charge d'utiliser chaque zéro et de faire une multiplication dont le produit sera Kube... Ignorants qui croyiez savoir calculer, vous restez là, bouche bée!... Mais pour que l'opération réussisse, il faut que chacun s'y prête de bonne grâce. Après, impossible de faire la preuve : Kube sera indivisible. Etant donné le produit et le multiplicateur — il vous intrigue, hein ! ce multiplicateur ? — pas moyen de retrouver le multiplicande. Quel est celui d'entre vous qui aurait trouvé ça ?...

Je posai une boîte de carton de forme cubique sur la table ; à la face supérieure de cette boîte, était ménagée une fente.

— Avant de commencer, je tiens à vous déclarer, pour rassurer les plus timorés, que je ne suis pas un escamoteur et je vous rappelle, que, grâce à moi, vous existerez enfin. Ne cherchez pas à comprendre, soyez dociles, obéissez à mes injonctions ! Je ne le fais pas à l'influence. Dépouillez les oripeaux dont vous êtes affublés, vous reconnaîtrez en vos voisins, des frères !

Réconciliez-vous et fraternisez dans le grand Kube, principe souverain, qui n'a pas eu de commencement, qui n'aura pas de fin !...

Surtout pas de discussions, pas d'explications, pas de théories ! Elles sont néfastes. Ne cherchez pas à connaître la cause du grand Kube ! Contentez-vous de participer à l'effet qui sera prestigieux, unique.

La trouvaille risquait d'être banalisée par des industriels. Je vous fais le grand honneur d'être les enfants chéris du grand Kube. La boîte que vous avez sous les yeux est vide. Nous pouvons y faire tenir tout ce que nous désirons. Nous kubifions l'art, la littérature, la science... la vie. Nous kubifions les plus fiers monuments ; nous affirmons, nous crions : Kube ! C'est péremptoire.

Aux incrédules de l'Europe, nous certifions que le nouveau monde est déjà kubifié, et réciproquement. Les foules sont moutonnières, les plus récalcitrantes y viendront. Il n'y aura plus que le style Kube. Hors du Kube point de salut ! Il y a là de quoi occuper tous les intellectuels calamiteux.

Allons les médiocres, les ratés, les envieux, mes fils, soyez obéissants ! Répondez à mon appel ! Quand j'aurai dit : — Laissez venir à moi le multiplicande, prêtez-vous sans broncher à l'expérience !...

Fatale imprudence, j'ajoutai :

— Je ne vous prends par la ruse, il est bien entendu que je suis le grand Kube et que vous n'êtes que des petits Kubes ?..

Les récriminations, les injures couvrirent ma voix :

— Il prétend que nous n'avons pas de tête et il se l'est payée, le vieux charlatan! Hou! hou! à la porte!...

— Il n'a rien trouvé et nous a tout volé! Oui, sympathisons, mes frères, mais pour étripier ce toqué qui a la folie des grandeurs.

Tous ces enfants dénaturés m'injurièrent. Des apothicaires, qui avaient rêvé de pyramidaliser la migraine, m'accusèrent de vouloir supprimer le mal de tête et proposèrent de me livrer au bourreau. J'appris alors, et j'en tremble encore, que des architectes innocupés caressaient le rêve de cubifier — avec un *c*, ils ne pouvaient rien comprendre à mon *k* — de cubifier le Sphinx, les Pyramides, le Parthénon, Notre-Dame, le Louvre... que des écrivains sans lecteurs, plus audacieux, laissant la Terre aux cubistes leurs frères inférieurs, allaient s'élancer dans les espaces, pour conifier, — toujours avec un *c*, prosaïquement les malheureux! pour conifier, dis-je, la Lune, le Soleil... l'Univers... la Lumière... l'Avenir... l'Eternité!...

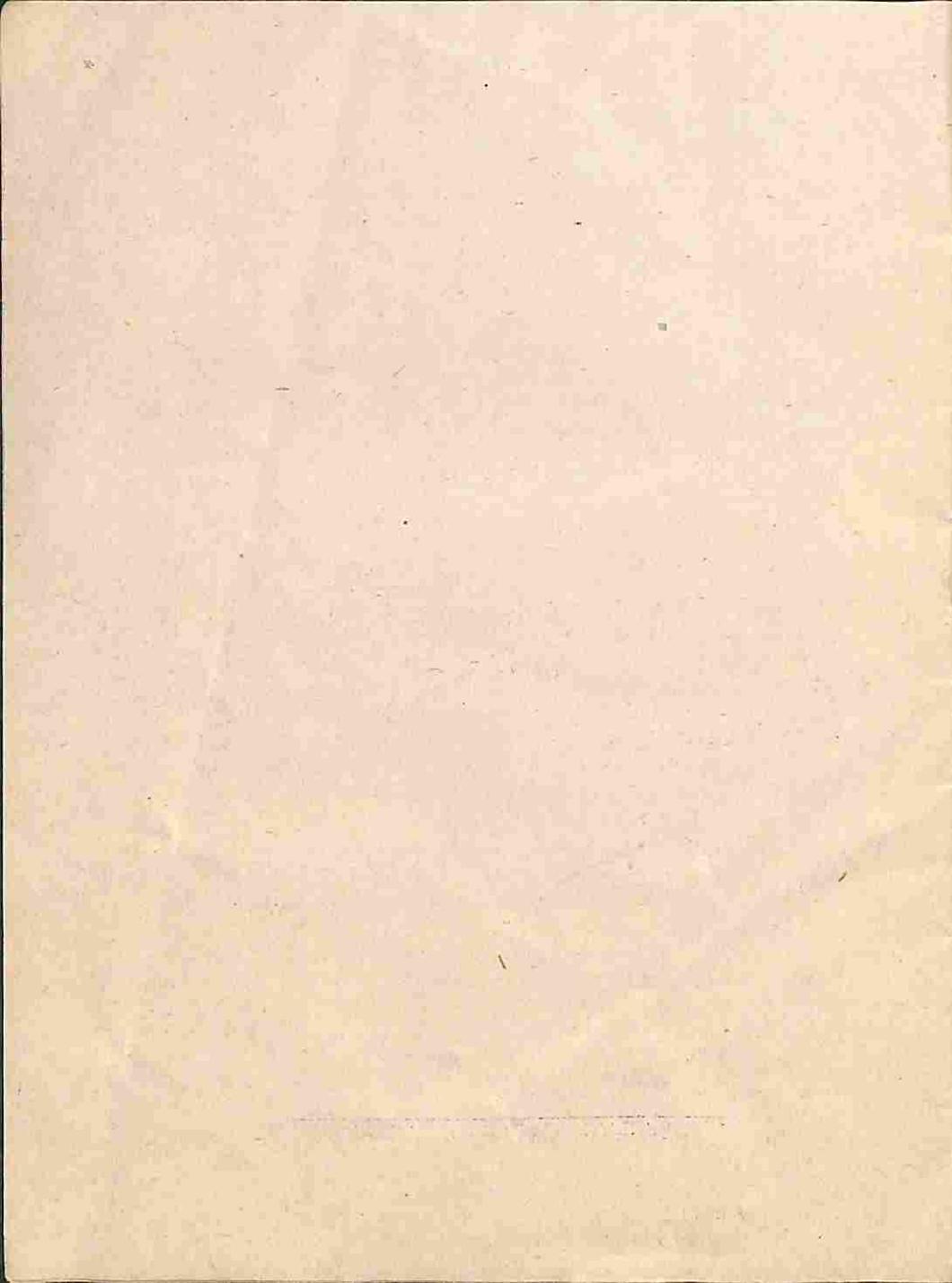
.....
Je ripostai, tel un justicier :

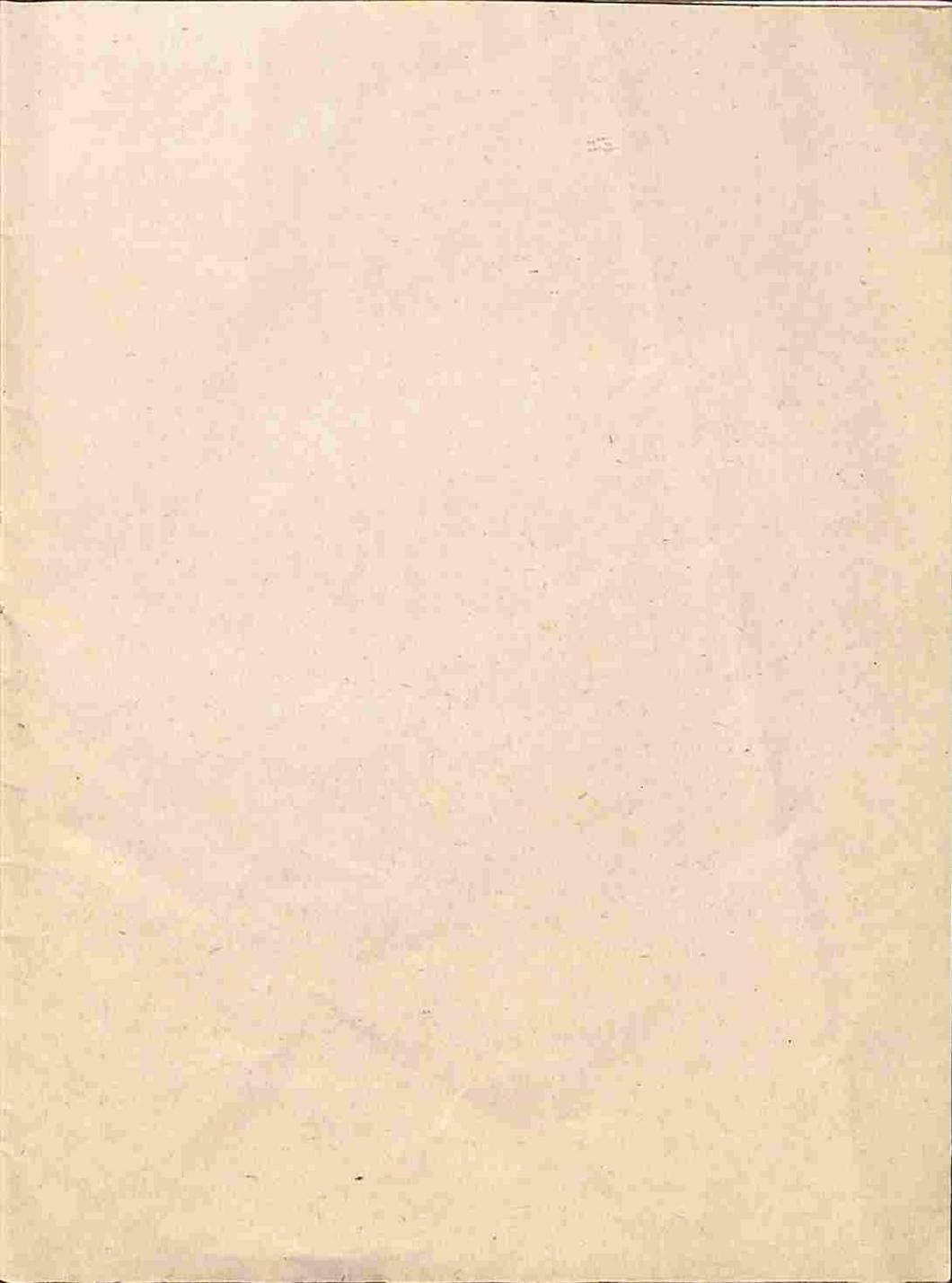
— Soyons raisonnables! Vous n'avez pas voulu m'obéir, rebelles, indisciplinés, hommes sans tête, oiseaux sans ailes! Je me prodiguerai par les images. Il se fait tard abrégeons! Je me réconcilie avec le Temps et j'y trouve une consolation. Je tiens ma vengeance.

M'adressant aux quelques poivrots invétérés, qui se targuaient de représenter les poètes : — Vous n'êtes ni des Hugo, ni des Baudelaire, ni des Verlaine. Vous devez avoir conifié le Parnasse? Plus moyen de s'asseoir dessus! Allez, le Temps vous guette à la sortie; une fosse commune plus lugubre que celle des pauvres vous attend. Vous qui n'êtes pas des phénix, vous ne renaîtrez pas de vos cendres.

L'Interviewer :

MAURICE ROBIN







◇ IMPRIMERIE COQUETTE ◇
◇ 83, rue de la Santé, 83 ◇ ◇
◇ ◇ ◇ PARIS-XIII^e ◇ ◇
